

L'appartement donnait sur un terre-plein planté de grands arbres autour duquel courait un large trottoir ovale. À un endroit de ce terre-plein, il y avait un bidon où le *banwab* déposait les sacs d'ordures. Quand monsieur Khalil se tenait sur le balcon de la grande chambre, il voyait l'éboueur

Ibrahim Aslân

Deux chambres avec séjour

Petit feuilleton domestique

traduit de l'arabe (Égypte) par Stéphanie Dujols

emporter les sacs vers sa petite charrette qu'il poussait lui-même. L'autre chambre n'avait pas de balcon. Depuis un certain temps, ils n'avaient plus de *banwab* ni de *banwaba*.

“MONDES ARABES”
série dirigée par Farouk Mardam-Bey

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Khalil et sa femme Ihsan vivent seuls dans un petit appartement de deux chambres avec séjour, qu'ils ne quittent pratiquement jamais. Depuis qu'il a pris sa retraite et que leurs deux enfants se sont mariés, ils n'ont plus rien à faire de leurs journées, sinon se quereller gentiment pour des broutilles, comme la manière de cuire les fèves, le choix des programmes télévisés ou la manie qu'a Khalil de commencer toutes ses phrases par "je pense". Puis Ihsan meurt, laissant Khalil dans une extrême solitude, en proie aux soucis de la vieillesse, et c'est alors qu'il renoue avec son ancien quartier, ses anciens amis, et que le monde extérieur s'engouffre dans son vieil appartement, dont la porte reste désormais toujours ouverte...

Composé de courtes scènes apparemment banales de la vie quotidienne, mais dont chacune, sans le moindre artifice, s'ouvre sur des questionnements essentiels, ce feuilleton domestique est l'œuvre ultime d'Ibrahim Aslân, décédé il y a quelques mois. Avec son style dépouillé, son regard minutieux sur les êtres et les choses, et la douce mélancolie qui s'en dégage, il nous plonge avec malice, comme par enchantement, dans l'étrangeté de l'ordinaire.

IBRAHIM ASLÂN

Fils d'un employé des postes de Tanta, Ibrahim Aslân est né en 1935 et mort en 2012. Adolescent, il apprend l'art de la tapisserie ; plus tard il devient facteur de campagne, avant d'être promu au Caire. Ibrahim Aslân est, avec Gamal Ghitany, Sonallah Ibrahim et Abdel Hakim Qassem, l'une des grandes voix de la "génération des années soixante" qui a puissamment contribué au renouvellement du roman arabe.

DU MÊME AUTEUR

ÉQUIPE DE NUIT, Actes Sud / Sindbad, 2000.

KIT-KAT CAFÉ, Actes Sud / Sindbad, 2004.

Titre original :

Hujratân wa sâla

Éditeur original :

Dâr al-Shorouk, Le Caire

© Ibrahim Aslân, 2010

© ACTES SUD, 2013

ISBN 978-2-330-01722-4

IBRAHIM ASLÂN

Deux chambres avec séjour

Petit feuilleton domestique

traduit de l'arabe (Égypte)
par Stéphanie Dujols

ACTES SUD / Sindbad

LE CONCIERGE

L'appartement donnait sur un terre-plein planté de grands arbres autour duquel courait un large trottoir ovale. À un endroit de ce terre-plein, il y avait un bidon où le *bawwab** déposait les sacs d'ordures. Quand monsieur Khalil se tenait sur le balcon de la grande chambre, il voyait l'éboueur emporter les sacs vers sa petite charrette qu'il poussait lui-même. L'autre chambre n'avait pas de balcon. Depuis un certain temps, ils n'avaient plus de *bawwab* ni de *bawwaba*. Et puis un jour, en revenant d'acheter les journaux, il avait vu un bonhomme assis sur le trottoir en face de l'immeuble, à côté du gros tronc.

Il était énorme, plus énorme que tous les *bawwab* et même que tous les autres hommes qu'il avait pu voir dans sa vie. Sa djellaba au col échancré menaçait de craquer. Il avait une jambe repliée devant lui ; son gros mollet était étranglé par le bas de son long sarouel blanc. Il

* Le *bawwab* (littéralement, "portier" ; au féminin, *bawwaba*) est un concierge qui vit dans l'immeuble pour lequel il travaille (au sous-sol, sur le toit, voire dans un recoin sous l'escalier). Il s'occupe essentiellement du gardiennage et de l'entretien de l'immeuble, mais il peut aussi aller faire des courses pour les habitants, leur trouver un plombier, leur monter une bouteille de gaz, et autres services rémunérés au pourboire. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

avait remarqué aussi que son pied nu, aux orteils courts et foncés, était tout enflé. Sa claquette traînait sous l'arête du trottoir. Après l'avoir regardé, monsieur Khalil avait dit "bonjour", mais l'autre ne lui avait pas répondu. Il dormait, son crâne tondu tombant sur sa poitrine, la bouche grande ouverte, soufflant lentement. Quand monsieur Khalil était remonté à l'appartement, en se reposant de temps en temps, la *hagga** lui avait demandé s'il avait vu le nouveau *bawwab*. Il lui avait demandé à son tour si c'était l'énorme bonhomme qui dormait sous l'arbre.

— On m'en a parlé, mais je ne l'ai pas vu.

— Bon, avait-il fait.

Au fur et à mesure de ses allées et venues, il s'était aperçu qu'il était plus jeune qu'il ne le croyait. Et qu'il dormait tout le temps. Cependant il l'avait vu quelquefois assis éveillé, avec quatre ou cinq garçons et filles de différentes tailles pendus à son gros corps ou rassemblés comme une bande de chiots à manger devant ses jambes. Il restait assis là d'un air triste, essoufflé, reposant nonchalamment les petits qui s'accrochaient à ses épaules, complètement amorphe. Sa femme, elle, était mince et alerte. C'était elle qui s'occupait de servir les habitants de l'immeuble, dans sa djellaba bleu marine avec des fleurs d'un vert terne. Dans l'appartement, il y avait une sonnette reliée à un long fil qui descendait jusqu'à la pièce du *bawwab*, dans le grand garage au sous-sol. Quand on avait besoin de quelque chose, on pressait cette sonnette fixée sous le chauffe-eau de la

* Féminin du mot *hagg*, qui à l'origine désigne une personne ayant accompli le pèlerinage à La Mecque et, par extension, toute personne d'un âge vénérable. Il s'agit ici de l'épouse de monsieur Khalil.

cuisine ; au bout d'un moment, la femme du *bawwab* montait. Elle sonnait à la porte, et se campant bien droite à l'écart de l'embrasure, elle écoutait attentivement ce qu'on lui demandait, en plissant ses yeux vifs. Puis elle prenait l'argent et la feuille sur laquelle était notée la commande, et elle redescendait. Elle réveillait son homme pour qu'il la lui lise, après quoi elle se mettait en route. Monsieur Khalil ne savait pas si c'était le *bawwab* qui se trompait en lisant ou elle qui oubliait : le fait est que parfois, elle revenait avec des choses qui n'étaient pas celles qu'on avait demandées, ou avec un kilo au lieu de trois. Il arrivait aussi, quand on pressait la sonnette, que ce soit l'un des garçons ou l'une des filles qui monte. Ils lui disaient alors :

— Redescends et envoie-nous ta mère.

Quant à Achour, le *bawwab*, il ne répondait jamais à l'appel de la sonnette parce qu'il ne pouvait pas monter l'escalier. Debout sur son balcon, monsieur Khalil le voyait chercher un coin où il pourrait s'assoupir sans que personne ne le voie. Sa femme disparaissait des heures entières – sous prétexte qu'elle ne pouvait pas satisfaire toute seule toutes les demandes de l'immeuble. Quand un habitant ou un autre faisait une remarque à ce sujet, elle disait franchement :

— Mais on n'est pas des *bawwab*...

Ou alors :

— Je suis seule à tout faire, vous voyez bien que mon homme est obèse!

Monsieur Khalil voulait bien croire que ce n'étaient pas des *bawwab*. Des gens comme eux, le quartier en était plein ; pas un immeuble qui n'abrite un homme

du même genre avec sa famille. En l'échange de cette besogne que n'importe qui pouvait faire, ils avaient un toit et un salaire acceptable, sans compter les pourboires et tout ce dont les habitants voulaient se débarrasser.

Chaque fois que par hasard, il trouvait Achour éveillé, il remarquait comment il évitait son regard en baissant de côté sa tête rasée. Sur leur balcon, il y avait un vieux ventilateur qui datait de l'époque de l'ancien appartement. Relégué dans un coin, il lui manquait la grille qui recouvrait autrefois son hélice en plastique. Un jour, Omm* Séliman l'avait donné à la femme du *bawwab*. Il l'avait vue l'emporter avec le fil qui traînait derrière elle sur le carrelage du palier, jusqu'à ce que la vieille prise tombe sur la première marche de l'escalier. Le lendemain matin, il se tenait de bonne heure sur le balcon à boire son thé après avoir déjeuné et pris son traitement. En se penchant, il l'avait aperçue qui sortait par l'ouverture du garage en pente avec un gros ballot sur la tête. Puis il avait vu le *bawwab* lui-même qui la suivait, et les enfants autour, près de la haie d'arbustes de l'immeuble voisin. Il marchait lentement, en traînant péniblement les pieds – on aurait dit une montagne. Il n'y avait personne dans la rue à part eux. Ensuite il était descendu acheter les journaux. En rentrant, il avait trouvé le vieux ventilateur posé dans un coin de la cour de l'immeuble, avec le fil enroulé autour. Monsieur Khalil l'avait pris, et tout doucement, il s'était mis à grimper l'escalier.

* On appelle communément un père ou une mère en se référant au nom de leur fils aîné. La *hagga* est ainsi surnommée Omm Séliman ("la mère de Séliman"), tandis que Khalil est Abou Séliman ("le père de Séliman").

L'HOMME QUI AVAIT
CASSÉ L'ASSIETTE

De bon matin, monsieur Khalil s'est réveillé et s'est assis dans le lit.

Depuis qu'il était à la retraite, il se levait toujours exactement à l'heure de partir au travail. Écartant la couverture de ses jambes, il se tournait vers l'autre côté de la chambre, qui était presque dans le noir, et entrevoyait sa femme, la *hagga*, qui dormait, complètement emmitoufflée sous les couvertures, avec un oreiller sur la tête.

Entrant dans la salle de séjour en pantalon de pyjama et en maillot de corps à manches longues, il a jeté sa vieille robe de chambre en laine sur ses épaules en la laissant ouverte, et il s'est mis à se déplacer de-ci, de-là. Dans le silence de cet endroit presque vide – mis à part les meubles du salon et la table où ils prenaient les repas –, les bureaux, les machines, le bruit et Abdel-Fattah lui manquaient. Il ressentait à la fois une sorte de tranquillité et comme une "intranquillité". Il s'est dirigé vers la cuisine, a ouvert le frigidaire, mangé un morceau du fromage qui était dans une petite assiette et attrapé une bouteille où il restait un peu d'eau. Il a tout bu, puis il s'est retourné pour poser la bouteille vide sur le rebord du buffet – afin que la *hagga* la remplisse quand elle se lèverait –, mais alors qu'il la

poussait négligemment, une assiette creuse en porcelaine est tombée. Atterrissant sur le carrelage, elle s'est brisée en plusieurs morceaux de différentes tailles, sans que rien ne s'éparpille : cela faisait comme un cercle de fragments triangulaires voisins les uns des autres, chacun légèrement décalé vers l'arrière. Il les a regardés un moment, puis, péniblement, il s'est penché pour les ramasser, et s'avancant vers l'angle de la cuisine, où les bords d'un sac en plastique noir dépassaient de la poubelle, il les a jetés en les poussant vers le fond et en les recouvrant avec des feuilles de laitue qui se trouvaient là sur le côté, de façon à bien effacer toute trace de cette assiette. Là-dessus, il s'est fait un thé, a pris son traitement et s'est assis pour regarder la télévision, jusqu'à ce que la torpeur le gagne et qu'il se lève pour enlever sa robe de chambre et aller s'allonger sur le lit. C'est la sonnette de la porte d'entrée qui l'a réveillé. Son jeune fils est allé ouvrir au fils aîné qui rentrait du travail. Khalil a pris le journal que ce dernier avait à la main, puis il a renfilé sa robe de chambre, il a mis ses lunettes et il s'est assis pour lire, avec ses cheveux blancs en bataille, une jambe par-dessus l'autre.

Peu après, il a entendu la voix de la *hagga* qui venait de la cuisine :

— Dites, il y avait une assiette, là, sur le buffet...

Personne n'a ouvert la bouche.

La *hagga*, qui se couchait après la prière de l'aube et se levait juste avant que le fils ne rentre du travail – elle avait préparé le repas dans la soirée, assise devant la télévision –, la *hagga* se tenait à l'entrée de la cuisine dans sa djellaba. Elle a répété d'une voix bien audible :

— Les enfants, il y avait une assiette sur le buffet...

Aucun des deux fils n'a réagi – parce que l'un venait juste de rentrer du travail, tandis que l'autre venait de se réveiller et avait le téléphone à la main. Alors il s'est senti obligé d'écarter son journal pour demander :

— Quelle assiette?

— Celle à fleurs en porcelaine.

— Qu'est-ce qu'elle a?

— Je la trouve plus.

— Elle va réapparaître. Où tu veux qu'elle aille?

Il a repris sa lecture tout en réfléchissant. Quand la *hagga* est retournée dans la cuisine, il a eu une angoisse : si elle allait fouiller dans la poubelle et qu'elle comprenait... Mais elle est ressortie peu après en disant :

— Je comprends pas.

— Mais quoi, enfin?

— Je l'avais posée là de mes propres mains, pour la sauce.

— T'as qu'à en prendre une autre.

— C'est pas ça le problème! Je veux savoir où elle est passée.

Il a serré ses lèvres en les poussant vers l'avant comme on ferait pour sentir sa moustache. Puis il s'est remis à lire son journal.

Un peu plus tard, elle a posé le déjeuner sur la table et ils se sont assis pour manger. Ensuite le fils aîné est parti retrouver sa fiancée et le cadet s'est habillé, a pris son argent de poche, puis est descendu rejoindre ses amis au café. La *hagga* est allée dans la chambre et s'est assise sur le lit pour écouter le Coran sur son magnétophone. Quant à lui, il est entré dans la cuisine pour se faire un autre thé. Du coin de l'œil, il a aperçu les

feuilles de laitue vertes qui recouvraient l'ouverture du sac-poubelle noir. En passant devant la chambre, il l'a entendue qui disait :

— C'est tout de même pas un djinn qui l'a prise, bon sang?...

Il a glissé la tête par la porte pour lui lancer :

— Parce qu'il aurait pas trouvé autre chose à prendre que cette assiette, ton djinn?!

La *hagga* a invoqué le bon Dieu en le regardant d'un œil noir. Sur ces entrefaites, il l'a laissée là et s'est dirigé vers le balcon d'un pas léger. Assis à boire son thé et à regarder les gens, il voyait le ciel qui avait sombré au loin derrière les immeubles. Le soir était déjà bien avancé. Une jambe par-dessus l'autre, il grattait son mollet dénudé.

UN VIEIL AMI

Dans la salle de séjour, son fils tendait le bras avec le combiné de téléphone. Il l'a regardé en faisant :

— C'est qui ?

Le fils a répondu :

— Je sais pas.

Il a attrapé le combiné en fixant son journal d'un air énervé.

— Allô.

Une voix faible lui est parvenue :

— Allô ?

— Oui.

— Bon Aïd...

— Pareillement. Qui est-ce ?

— Tu me reconnais pas ? C'est Moustafa.

— Sabbagh ?

Il lui a semblé que l'autre riait. Puis il l'a entendu parler tout bas, le souffle presque coupé. Il avait du mal à comprendre ce qu'il disait. Il se souvenait qu'ils avaient été camarades au temps de leur jeunesse, puis leurs routes s'étaient séparées. Ils s'étaient peut-être revus une fois ou deux il y avait plus de vingt ans. Tous les trois ou quatre ans, il appelait une fois, ils bavardaient, et ils

terminaient leur conversation en se disant qu'il fallait absolument qu'ils se mettent d'accord sur un rendez-vous pour se revoir, et ils ne le faisaient pas.

Abou Séliman a compris que quelques années plus tôt, il avait eu une petite attaque cérébrale, mais il en avait réchappé. C'est ce scanner du cerveau qui l'avait "sauvé". Grâce à Dieu, il n'avait pas gardé de séquelles. Mais s'il l'avait vu, là, il ne l'aurait pas reconnu...

— On a tous pris de l'âge, Moustafa.

— Ah ça, mon vieux! Quoi que... Au fond de moi, je me sens encore jeune. Mais qu'est-ce que t'as à m'appeler Moustafa?

Déconcerté, il lui a demandé avec gêne :

— Mais alors tu es qui?

Il essayait de rattacher cette voix fatiguée à une autre voix du passé, mais il n'y arrivait pas. Il ne pouvait que l'imaginer en Moustafa al-Sabbagh. Il le voyait encore avec sa taille élancée, son visage brun aux traits tranchants et ses grands yeux. Ils étaient jeunes, pourtant il ne sortait jamais sans son nœud papillon. Sa veste était sombre et se fermait avec des boutons de métal. Dans la poche inférieure, il avait toujours un paquet de cigarettes Matinée. Il ouvrait le rabat, défaisait le papier doré, sortait sa cigarette, puis tapotait le filtre contre le paquet avant de l'allumer. Il fréquentait les cabarets. À cette époque, il avait une liaison avec une danseuse un peu connue. Chaque fois qu'elle les voyait ensemble, elle faisait la cour à Khalil tout en riant avec Moustafa. Il était embarrassé, et eux riaient de plus belle. De temps en temps, il passait sa main dans sa poche intérieure pour en sortir un petit peigne

en ivoire. Il lissait ses cheveux et ses sourcils, puis il le remettait à sa place.

Il s'est mis à dire en haletant :

— Mais toi, Khalil, dis-moi comment ça va...

— Ma foi... Ça peut aller.

— Tu as fait quoi pour l'Aïd?

— J'ai dormi.

Il lui a demandé s'il avait dormi toute la journée, ou s'il avait dormi un peu puis qu'il s'était levé. Il a répondu qu'il avait dormi un peu, puis qu'il s'était levé.

Alors l'autre lui a raconté que, là, il était assis seul dans son appartement. Ses deux filles étaient chez leur mari ; le garçon vivait avec sa femme à Alexandrie. Il a dit qu'ils l'avaient appelé pour lui dire "joyeuse fête, papa", et qu'à la télévision il y avait beaucoup de bonnes émissions qu'il fallait qu'il regarde pour se distraire.

— Les enfants se moquent de moi, Khalil.

— Bah, les enfants, tu sais...

Il lui a dit qu'il savait, mais que la solitude, "mon vieux", c'était dur.

— Mais tu ne vis pas avec leur mère?

Il a répliqué qu'elle était devenue folle. Abou Séliman a cru qu'elle était devenue folle pour de bon. Il a fait :

— On est bien peu de chose face à la volonté divine...

L'autre a ri, et il a expliqué qu'elle s'était mise à parler de son droit à vivre sa vie comme les autres femmes. Il a ajouté une phrase que Khalil n'a pas saisie, puis il a dit :

— Alors évidemment, je l'ai répudiée.

— Tu l'as répudiée?

— Qu'est-ce que tu voulais que j'attende, après ça?

Le souffle haletant, il lui a dit qu'il ne pouvait pas imaginer à quel point il s'était senti soulagé après l'avoir fait. Et il a conclu :

— Je te dis que tout ça, c'est du n'importe quoi!

Ensuite ils ont parlé d'autre chose, et ils ont terminé leur conversation en disant qu'il fallait absolument qu'ils se mettent d'accord sur un rendez-vous pour se revoir.